

Petite Revue du Tiers - Ordre

DE

SAINT-FRANCOIS

VOL. VI

MONTRÉAL, DÉCEMBRE 1889

NO II

DÈ LA VICTOIRE QUE REMPORTE LE VÉNÉRABLE JEAN DUNS SCOT

DANS L'UNIVERSITÉ DE PARIS

En faveur de "Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge.

Au commencement du X^{IV}e siècle, frère Jean Scot, originaire d'Écosse, comme son nom l'indique, euseignait à Oxford la doctrine de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Il y avait alors sur cette question une grande diversité de sentiments parmi les docteurs catholiques. Tandis que l'Église grecque et une partie de l'Église latine célébraient depuis plusieurs siècles la fête de la Conception, quelques universités semblaient opposées à cette pieuse croyance, ne la trouvant pas assez fondée sur la tradition, et craignant qu'elle ne fût en contradiction avec plusieurs textes de la sainte Ecriture. Ce n'est pas que d'illustres docteurs, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, ne l'eussent professée dans quelques-uns de leurs écrits; mais ils ne l'avaient fait qu'en passant, et saint Bernard surtout avait paru se rétracter en blâmant l'établissement de cette fête par les chanoines de Lyon. L'évêque de Paris, vers l'an 1163, défendit de la célébrer dans son diocèse, et ses successeurs maintenaient cette interdiction. Les principaux théologiens de l'Université de Paris soutenaient une opinion contraire à celle de Scot, qu'ils eussent volontiers condamnée.

Cependant l'enseignement du docteur d'Oxford faisait des prosélytes, non-seulement en Angleterre, mais en France et dans les autres parties de la chrétienté. Son génie, son prodigieux savoir, la vigueur étonnante de sa

dialectique, attiraient autour de sa chaire de nombreux étrangers, qui rapportaient et défendaient en leur pays les opinions de leur maître. Les théologiens de l'Ordre de saint François, pleins de zèle pour la gloire de la très-sainte Vierge, s'étaient rangés sous la bannière de Scot, et défendaient sa doctrine. De là naquirent dans les écoles, à Paris surtout, de longues controverses, des discussions fréquentes, animées, irritantes, qui divisaient les esprits, et bannissaient l'ordre avec la charité.

Le trouble devint si grand à la Sorbonne que le pape Clément V résolut d'y mettre un terme. Il ordonna qu'on tint une assemblée de théologiens dans laquelle les Franciscains défendraient leur pieuse croyance contre ses adversaires, déclarant qu'il ferait présider cette réunion par ses légats. C'est ainsi qu'on pourrait juger si cette opinion était probable ou digne de censure, s'il fallait l'approuver, la tolérer ou la condamner.

L'Ordre des Frères Mineurs était en ce temps gouverné par le P. Gonsalve de Vallebona. Ce Général écrivit aux Franciscains de Paris qu'il leur envoyait frère Jean Scot pour défendre dans l'assemblée l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.

Jean Scot partit d'Oxford au commencement de l'année 1305, et arriva à Paris, pieds nus, vêtu de son pauvre habit rapiécé, plus semblable à un mendiant qu'à un roi de l'intelligence. Quelques jours après, les Frères Mineurs le conduisirent à une thèse publique qui se devait soutenir dans un des collèges de l'Université. Frère Jean Scot prit la place d'un autre Père qui avait été invité à cette thèse ; et nul ne le reconnut, car le bruit de son arrivée ne s'était point encore répandu. Parmi les propositions qu'il devait défendre, le candidat avait placée celle-ci.

“Que la très-sainte Vierge avait contracté la tache du péché originel.” Jean Scot l'attaque sur ce point. Il expose son argumentation au milieu d'un nombreux et savant auditoire, avec une netteté, une force qui excite d'abord quelque étonnement. Le candidat essaye en vain de répondre ; ses pauvres arguments sont aussitôt refutés. Le docteur qui l'assistait, selon la coutume, veut venir à son secours, et est battu comme lui. Les auditeurs se regardaient avec une sorte de stupéfaction, se demandant qui était cet inconnu auquel on ne pouvait résister. Enfin dans un moment de colère, l'un des docteurs se lève et s'écrie : “Ou tu es un ange du ciel, ou

tu es un démon de l'enfer, ou tu es frère Jean Duns Scot."

Cependant les légats du Pape étaient arrivés à Paris ; ils avaient choisi le jour de la discussion solennelle, et en avaient prévenu, d'un côté Scot avec les théologiens du couvent de Saint-François, de l'autre toutes les écoles. Celles-ci avaient invité les plus fameux docteurs de ce temps à venir prendre part au combat. Ils accoururent en foule, attirés par l'importante question, et désireux de se mesurer avec l'aigle des théologiens. Dès le matin les salles de la Sorbonne étaient remplies. Les étudiants, le peuple lui-même voulurent être témoins d'une lutte qui agitait tous les esprits.

Pendant que le chancelier de l'Université, accompagné des plus anciens maîtres en théologie, allait chercher les légats du Pape, Scot sortait de son couvent, entouré de quelques religieux. Comme il passait devant une chapelle de la très-sainte Vierge, et levant son cœur et ses yeux vers celle dont il allait défendre la gloire, il prononça humblement ces paroles : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata, da mihi virtutem contra hostes tuos* : Laissez-moi vous louer, Vierge sacrée, donnez moi la force contre vos ennemis." La très-sainte Vierge entendit sa prière, et voulant encourager son champion, la statue de pierre inclina vers lui sa tête comme pour l'assurer de la victoire.

Lorsque Scot entra dans l'assemblée, tous les regards se portèrent sur ce jeune homme, qui comptait à peine trente et un ans. Il monta en chaire et exposa la question en termes précis. Les légats déclarèrent alors l'intention du pape ; chaque docteur devait proposer ses difficultés en un peu de mots ; Scot répondrait ; les légats porteraient ensuite leur jugement.

Les plus savants docteurs se levèrent et attaquèrent tour à tour l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Chacun d'eux apportait de nouveaux arguments dans cette forme scolastique si favorable à la discussion en ce qu'elle exclut les discours inutiles. Ces hommes qui avaient blanchi dans les chaires, ne s'écartaient jamais de la question ; ils présentaient brièvement leurs motifs, citaient les passages de l'Écriture, les conciles, les Pères qui les appuyaient, et concluaient aussitôt. Scot les écoutait sans les interrompre, d'un air calme et assuré. Il garda le silence tant que les docteurs voulurent parler. Ceux-ci proposèrent deux cents arguments, qui leur sem-

blaient invincibles. Quand il n'y eut plus de nouvelles raisons à produire, Scot se leva.

Il reprit d'abord, en les résumant, les deux cents arguments de ces adversaires. Avec une force de mémoire prodigieuse, il les répéta tous dans l'ordre où ils avaient été exposés ; il les résolut ensuite un à un, expliquant les textes de l'Écriture, des Conciles, des Pères, montrant le vrai sens qu'il fallait leur donner, et prouvant qu'ils n'étaient point contraires à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Il n'y eut pas d'équivoque qu'il ne démêlât, de doute qu'il n'éclaircît, de sophisme qu'il ne détruisit, de raisons auxquelles il ne répondit victorieusement. Tous ces vieux théologiens, ces étudiants, ce peuple l'écoutaient dans un silence profond, admirant ce vaste savoir qui semblait embrasser l'universalité des connaissances sacrées. Chaque docteur attendait avec anxiété le moment où il s'attaquerait à lui ; et son tour étant venu, il voyait en rougissant tomber en poussière l'échafaudage qu'il avait élevé. A mesure que Scot parlait, les nuages s'évanouissaient ; il était comme le soleil qui dissipe au matin les vapeurs de la nuit.

Quant il eut mis en pièces les arguments de ses adversaires, il exposa les raisons, qui prouvaient victorieusement que la bienheureuse Vierge-Marie avait conçue en grâce, sans la tache du péché originel. Il exposa ce grand mystère avec tant de profondeur et de clarté, il le soutint par des arguments si forts, si convaincants, que ses adversaires ne purent rien lui répondre.

Scot se tut, et attendit. Le silence qui régnait sur tous les bancs proclamait assez haut la défaite de ses adversaires. Le combat était terminé ; les légats se levèrent. Alors une immense acclamation partit de tous les points de la salle : " Scot est vainqueur, Scot a vaincu ; la Très-Sainte Vierge fut conçue sans péché ! "

Au milieu de ces cris, Scot s'échappa et courut s'enfermer dans son couvent. Longtemps après son départ, la Sorbonne retentissait encore de ses louanges et du bruit des applaudissements ; la joie débordait de tous les cœurs : chacun prenait part au triomphe de la Très-Sainte-Vierge, et semblait triompher avec cette bonne Mère. Les théologiens, les étudiants, le peuple proclamaient que ce jour était le plus beau de leur vie. Il y eut des démonstrations de joie dans toute la ville.

Le lendemain, la Faculté de théologie s'assembla à la Sorbonne sous la présidence des légats. Tous les doc-

teurs se déclarèrent convaincus de la vérité du mystère de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge ; en conséquence, il fut résolu que ce serait désormais une doctrine propre à l'Université de Paris et que nul ne pourrait être reçu dans son sein, s'il ne jurait de la défendre. L'évêque ayant retiré l'interdiction de ses prédécesseurs, l'Université fit vœu de célébrer chaque année la fête de la Conception avec une grande pompe ; l'évêque serait prié de chanter la messe, et un docteur devait y prêcher. Enfin il fut décidé que l'on conférerait à Jean Scot le titre de Docteur subtil, ce qui fut confirmé par le souverain Pontife.

Les autres Universités suivirent l'exemple de celle de Paris. A Oxford, où il avait enseigné ; à l'université de Mayence, qu'il fonda ; à Cologne où il mourut, on résolut aussi de défendre l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge ; et peu à peu cette résolution devint commune à toutes les Universités catholiques. Ainsi Scot eut la gloire de produire dans l'enseignement de la théologie la révolution la plus heureuse et la plus chère aux serviteurs de la Mère de Dieu. Ce fut vraiment le docteur de Marie, comme on l'appelait en ce temps.

Ce grand homme mourut à trente-quatre ans, en 1308. Il était né dans l'année même où mourut saint Bonaventure (1274), Dieu voulant, il semble, réparer ainsi l'immense perte que faisait l'Ordre séraphique. Dans une vie si courte, il sut embrasser et féconder toute la science de son temps, fondant une école qui rivalise depuis des siècles avec celle de saint Thomas d'Aquin. Mais ses vertus l'emportaient encore sur son génie. Notre Seigneur honora par des miracles le défenseur de sa Mère. Les peuples, qui le regardaient comme un saint, lui ont donné le nom de vénérable, et l'Eglise nous permettra peut-être un jour de l'appeler bienheureux. — L'abbé T. DARAS.

(*Le Monde Chrétien illustré.*)

TRAVAILLONS POUR L'ÉTERNITÉ

Notre vie présente aura un retentissement durant toute l'éternité. Pensées, paroles, actions, omissions, tentations, emploi du temps, souffrances, etc., toute chose trouvera un écho sans fin dans la vie future, soit au ciel, soit en enfer. Par là, la vie présente entre, pour ainsi dire, en

participation avec l'éternité de la vie future. Quoi de plus énergique que cette pensée pour secouer notre torpeur, faire tomber les écailles de nos yeux, éveiller notre vigilance, et soutenir nos efforts pendant les luttes de cet exil ! Si je néglige l'occasion de faire une bonne œuvre, de pratiquer une vertu, d'offrir un acte de mortification, de souffrir avec patience et humilité, d'adresser une prière au bon Dieu, d'agir en vue de glorifier NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST et sa très sainte Mère ; ce temps, une fois passé, ne reviendra plus jamais, et ce sera autant de perdu pour l'éternité !

Quels trésors de mérites accumulerait-on si l'on disait sans cesse, soit de cœur, soit de bouche : "*Je travaille pour l'éternité !*" Souvenons-nous toujours que Dieu veut que nous employions la vie passagère à battre monnaie pour la vie future. Faisons de la bonne monnaie en détestant cordialement notre nature corrompue, et en nous revêtissant petit à petit selon la lumière et la force que le Père des miséricordes daignera nous donner par l'entremise de la très sainte Vierge, Notre-Dame du Perpétuel-Secours, de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS CHRIST.

QUI TRAVAILLE POUR LE TEMPS ?

Celui qui aime les créatures, veut plaire aux hommes, cherche son intérêt, s'appuie sur un secours humain ; celui qui n'a de regards et de louanges que pour la créature, qui est trop inquiet pour le lendemain ; celui dont les pensées et les visites sont pour les hommes, qui se glorifie dans les choses créées, qui suit les maximes du monde, recherche les richesses, contente ses appétits, porte son attention surtout sur les affaires temporelles ; celui qui marche en présence des hommes, vit dans les délices, opère de grandes choses sans Dieu, parle trop et se recherche soi-même ; celui qui favorise la presse mauvaise ou même indifférente.

QUI TRAVAILLE POUR L'ÉTERNITÉ ?

Celui qui aime et sert DIEU, recherche le royaume de DIEU et s'appuie sur le secours de Marie ; celui qui ne loue et ne voit que DIEU, ne place sa confiance que dans le SEIGNEUR ; prend son repos en DIEU et visite JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie ; celui dont les pensées sont pour DIEU, qui adore la divine Providence dans tous les

événements de la vie, qui se glorifie en JÉSUS-CHRIST crucifié et marche sur la trace des saints ; celui qui aime la pauvreté, mortifie ses passions, contemple volontiers les choses célestes ; celui qui marche en la présence de DIEU, vit dans la croix et fait les choses les plus petites avec DIEU ; celui qui souffre, opère et se tait ; celui qui ne vit plus en lui-même, mais en JÉSUS-CHRIST ; celui qui consacre son temps, son argent et toute l'énergie de son âme pour propager la Presse du bon DIEU.

Chélien, mon frère, travailles-tu pour le temps ou pour l'éternité ?

Un novice de l'Œuvre de Saint-Paul.

INVENTION DE NOEL

En ce temps-là l'opinion du monde était formelle, et, selon sa décision l'En arrêté, un Dieu ne pouvait être que rayonnant, riche et fort. Le Jupiter avait des foudres, un oiseau de proie ; l'Hercule, une massue et une peau de lion ; tous ces dieux roulaient dans des chars d'or et habitaient des palais de volupté. C'était l'idéal de la civilisation ici-bas.

Les juifs charnels ne pensaient pas autrement ; ils voulaient leur Christ armé de pied en cap ; ils devaient le reconnaître au nombre de ses soldats et à ses victoires pour subjuguier les nations par la violence ; ils n'admettaient pas que Dieu lui-même pût conquérir autrement qu'en *prenant les moyens* ; car ils étaient les fils de ceux qui, fuyant l'Égypte par le miracle, disaient avec ironie : Dieu a pu nous délivrer ; mais avec sa puissance est-ce qu'il pourrait nourrir son peuple au désert et y dresser la table ? *Numquid poterit Deus parare mensam in deserto* (Ps. 77).

Aujourd'hui encore, beaucoup de politiques estiment que Dieu est sans doute puissant, mais qu'on ne peut établir son règne qu'avec de grands coups d'estoc, et qu'un gouvernement fort est le plus sûr des moyens pour convertir et donner la perfection chrétienne.

Ils est vrai que ces politiques ne pensent pas que la révélation les ferait jeûner, mais, bien au contraire, ils espèrent après le succès pouvoir s'amuser avec plus d'argent et de prospérité.

C'est donc au temps où cette opinion universelle était

invinciblement formée, alors qu'Hérode doublait sa garde contre le Christ armé, que Jésus naquit dans une étable sans un seul soldat, sans un petit tonnerre pour réduire ses ennemis en poudre, n'ayant, pour toute cuirasse, que les langes dont ses pauvres parents l'enveloppaient, et au lieu des domestiques qui choient les principicules, il n'avait que le bœuf et l'âne.

Quels témoins d'un tel événement ! Et quel singulier moyen prit le Christ naissant pour se conformer à l'opinion publique et pour la conquérir !

* **

Cet Homme-Dieu, qui devait être un grand capitaine selon les sages, passera sa vie entre deux scènes militaires dans lesquelles il sera battu chaque fois.

A Bethléem, les soldats victorieux le contraignent à l'exil, et il n'échappe qu'à grande peine ; et à Jérusalem, les soldats, encore victorieux, le mettront à mort en lui laissant un grand coup de lance dans le cœur.

Cette invention de Noël consiste donc à remplacer tout par l'inverse de ce qu'on admire.

Et ce qui complète la merveille c'est que, depuis dix-neuf siècles, l'humiliation de ce Dieu petit enfant attire le monde à la crèche par d'invinibles attraits. Les enfants comprennent un Dieu si petit, les pauvres comprennent un Dieu si pauvre, et, depuis les Mages, les rois se prosternent devant cette contradiction de leur gloire.

Noël, c'est, quoi qu'on fasse, la joie des jeunes et des vieux, des fidèles, des hérétiques et des schismatiques ; les libres-penseurs eux-mêmes n'échappent pas à son réveillon.

LUCIFER ET NOËL.

Supposons un instant que Lucifer, l'ange déchu ait pu, dans sa révolte perpétuelle, usurper la puissance de Dieu, et triompher du Christ son vainqueur : alors cet esprit subtil, en accumulant toutes les combinaisons de son génie, pour anéantir la gloire du Christ, aurait sans doute imaginé de réduire les parents à la pauvreté ; il leur aurait joué le méchant tour de leur imposer, par l'ordre des autorités publiques auxquelles on ne peut résister, un voyage pénible au moment venu de la naissance. Il aurait inventé de leur cacher, pour empêcher toute précaution, l'époque de la naissance que les autres parents

n'ignorent pas. Il aurait inspiré aux habitants de Bethléem de leur fermer toutes les portes le soir du 24. (Les chevaux d'Emilius, l'envoyé de Rome, remplissent toutes les écuries et étables, leur aurait-on dit selon la légende, pour s'excuser de les repousser.) Satan, maître de la situation, eût enfin contraint ces malheureux à se trouver, à l'heure de cette sublime naissance, dans une grotte, au milieu des animaux, et sans secours.

Ensuite il eût été chercher les bergers et les rois afin de leur crier : "Voilà celui qui se dit Dieu." Pilate, en présentant par dérision ce Jésus couronné d'épines aux juifs, leur dira aussi : "Voilà votre roi."

Satan n'eût pas manqué de commander à des artistes beaucoup de tableaux montrant au monde entier la honte du Christ pauvre, humilié, abaissé dans son étable, en leur recommandant bien de ne pas tenir aucun compte des langes dont sa mère l'enveloppa tout de suite et de le représenter dans l'humiliation de la nudité.

Le mauvais eût envoyé ses esprits porter la nouvelle au monde entier pour le dégoûter du Christ et dire à tous : "Il ne peut rien pour vous, il est plus pauvre que vous, voilà ce qu'est le Christ tant vanté. Il est allaité, il vagit, c'est un bébé sans fortune." Satan n'eût pas même laissé la Sainte-Famille en paix sur la paille; il eût mis Hérode en colère, afin que des soldats missent ces malheureux en fuite dans un pays étranger, inconnu, de langue différente, sans ressource. Avec quelle joie Lucifer eût, pendant toute la vie de cet enfant, voilé la majesté divine; il l'eût fait arrêter, mépriser, flageller, tourner en dérision, conspuer, souffleter, couronner d'épines et pendre au bois de justice. Et puis, avec quelle rage triomphante il lui eût fait percer le cœur avec la lance.

Eh bien, ce programme de Satan s'est vérifié, il a été accepté, et voilà le spectacle inouï d'aujourd'hui : l'univers séduit et attiré par la pauvreté de la crèche et par la souffrance de la croix !

* * *

Lucifer, pour réussir contre Dieu, il fallait user de ton heure de puissance à façonner un Christ assis sur un trône de sacs d'or, plus haut que l'Himalaya, afin d'attirer des adorateurs à la ressemblance de ceux qui se prosternent devant toi ; il fallait couvrir le Christ de feux électriques éclatants, et l'entourer de canons tonnans et

perfectionnés ; il fallait, pour empêcher cet étranger attrait qui lui soumet les nations, accomplir l'inverse de ce que tu as fait.

* **

Depuis la crèche, les inventions sataniques contre le règne de Dieu continuent, et elles tournent régulièrement à la gloire de ce règne.

Le sang des martyrs, dont les flots vainqueurs ont réjoui l'enfer, a été aussi abondant parce que Dieu a permis à Satan de tuer ; or ce fleuve du sacrifice a fécondé le jardin de l'Eglise.

Quand la croix eut triomphé de Rome païenne et suscité des Ambroise et des Augustin, Satan eut la permission d'ouvrir le monde aux barbares païens, qui saccagèrent l'Eglise ; ils semblèrent l'anéantir, et ils la renouvellèrent. Depuis, les diverses hérésies ont toutes amené l'exaltation du dogme qu'elles ont persécuté. Et, dans l'ordre même des inventions humaines, le journalisme, inventé pour mentir et corrompre, ne devient-il pas un moyen nouveau et invincible de prédilection ?

Tout cela est la traduction littérale de cette parole d'anéantissement qui nous fait ployer le genou.

Et Verbum Caro factum est

ELECTION DU MINISTRE GÉNÉRAL

Vous connaissez déjà par les journaux l'élection du Révérendissime P. Louis de Parme comme ministre général de tout l'Ordre des Frères-Mineurs.

Le nouveau général appartient à la province des Mineurs-Observants de Bologne. Il est né à Parme le 10 février 1836. Entré très jeune dans l'Ordre, il faisait profession le 18 décembre 1853. Pendant ses trente-cinq ans de vie religieuse, il a vu les plus grands malheurs fondre sur la province ; la confiscation des couvents et la dispersion des religieux. La restauration de cette province s'accomplit au milieu des plus grandes difficultés. Le T. R. P. Louis de Parme en était provincial pour la troisième fois.

La cérémonie de l'élection a été des plus imposantes, elle a eu lieu le 3 au matin. A 8 heures $\frac{3}{4}$, le Révérendissime ministre général, entouré de son Définitoire, recevait à l'entrée de l'église le cardinal Siméoni, protecteur de l'Ordre, qui venait pour présider le Chapitre. Après

avoir adoré le saint Sacrement, son Eminence s'est rendue à la salle capitulaire et a pris place sur le trône préparé à l'une des extrémités de cette salle, qui a près de cinquante mètres de longueur. Les vocaux, au nombre de cent trois, se sont rangés tout autour par ancienneté de Province, et l'appel nominatif a commencé. Puis le général sortant de charge est venu se mettre à genoux devant son Eminence, lui remettre le sceau de tout l'Ordre et demander pardon des fautes commises pendant son généralat. L'Eminentissime Cardinal lui a répondu avec beaucoup de bienveillance et a donné à tous les vocaux l'absolution générale. Immédiatement on a entonné le *Veni Creator*, Son Eminence a chanté les oraisons et chaque vocal, nommément appelé, est venu se placer devant le trône. La main droite sur le crucifix, il déposait de la main gauche son bulletin dans l'urne, en disant : *Je jure que j'étais pour ministre général celui que devant Dieu je crois le meilleur.*

Un suffrage donné avec une telle liberté et un si grave appel à la conscience, n'est-il pas une leçon pour les électeurs de notre siècle ? Machiavel, ce grand politique, dont la mémoire est loin de rester sans ombre, avait compris quelle puissance avaient ces assemblées séraphiques. Il demandait même comme une faveur d'assister au chapitre de l'Ordre dans notre Province de Toscane pour y apprendre, disait-il, "l'art de gouverner."

Les six disquisiteurs, agréés par Son Eminence, ont fait sous ses yeux le dépoillement du scrutin, brûlé les bulletins, et le secrétaire est monté en chaire pour proclamer le résultat du premier tour, qui a donné une bien belle majorité. Le T. R. P. Louis de Parme a eu 83 voix sur 102 votants.

Cependant, la cloche avait annoncé à la communauté que l'élection était faite : les religieux du collège Saint-Antoine et de plusieurs couvents de Rome sont entrés dans la salle capitulaire et les chantes ont commencé les acclamations à la Sainte Trinité, à l'Immaculée, à saint François, à Léon XIII, à l'Eminentissime protecteur et président du Chapitre. Conduit par deux Définiteurs, le nouvel élu est venu se mettre à genoux devant le Cardinal et prononcer le serment traditionnel par lequel le ministre général promet obéissance au Pape, à la Règle et aux Constitutions de l'Ordre, et par lequel il s'engage à ne point accepter de dignités ecclésiastiques pendant la durée de sa charge.

L'émotion du nouvel élu était grande, parfois les sanglots étouffaient sa voix. Enfin tout le monde s'est levé ; et au chant du *Te Deum* on s'est rendu à l'église : les cloches de saint Antoine lançaient dans les airs leurs plus joyeuses volées, le grand orgue soutenait les voix de près de trois cents religieux qui faisaient cortège à leur nouveau Père ; enfin, l'autel majeur rayonnait de mille feux. C'était vraiment une entrée triomphale.

Le Cardinal, assis au coin de l'Évangile, a remis au Révérendissime Père Louis de Parme le sceau de tout l'Ordre des Frères-Mineurs en lui adressant les plus paternels encouragements.

Il a remercié ensuite, au nom du Souverain Pontife, le général sortant, puis il a fait appel à tous les Provinciaux en faveur des missions lointaines : à tous il a demandé avec instance des ouvriers pour ces pays délaissés où tant d'âmes sont encore assises à l'ombre de la mort ! Son Eminence a béni l'assemblée et s'est retirée.

Le nouveau général s'est assis à sa place et tous les religieux sont venus lui prêter obéissance en lui baisant la main ; l'émotion a été universelle quand on l'a vu refuser sa main à son prédécesseur et l'embrasser en pleurant. Au contraire, le Révérendissime Père Bernardin paraissait heureux comme un homme qui voit enfin finir son pénible labeur. " O ma chère cellule, l'entendait-on dire ces jours derniers, qu'il me tarde de te retrouver ! " Il l'a déjà retrouvée : il s'est empressé de quitter la chambre administrative qui, sans être moins pauvre que les autres cellules, doit être cependant plus vaste en raison des nombreux visiteurs qui s'y succèdent tous les jours. Après vingt ans d'un généralat laborieux, fécond et parfois troublé par de terribles épreuves, le Rme Père Bernardin, dégagé des soucis et de la responsabilité d'une si lourde charge, s'écrie comme saint Bernard : *O beata solitudo, o sola Beatitudo !*

Mais, quel que soit son amour pour la vie cachée, il ne sera jamais oublié ; ceux qui l'ont connu se rappelleront toujours ses éminentes qualités d'esprit et de cœur, ainsi que l'étonnante activité dont il fait preuve, malgré une santé constamment défaillante, pour visiter ses nombreuses provinces d'Europe et faire sortir de leurs ruines celles que trente ans de persécutions semblaient avoir condamnées à une complète disparition.

L'assemblée capitulaire est certainement une des plus belles que l'on puisse imaginer en ce siècle de démoli-

tions sociales et religieuses. Comme je vous l'ai déjà dit, elle se compose de cent trois vocaux appartenant à une cinquantaine de nations différentes et parlant vingt-quatre langues bien distinctes. Le latin, la langue de l'Église, est parlé par tous, soit en récréation, soit dans les réunions capitulaires. Les Provinciaux qui avoisinent la Turquie d'Europe portent la moustache comme de vrais sergents ; l'un d'eux a presque six pieds de haut et ressemble à un capitaine de cuirassiers déguisé en franciscain.

Mais qu'il est grand devant Dieu, quelle vie d'immolation que la sienne ! Il n'a que dix couvents, dans lesquels il doit trouver des curés, des vicaires pour quatre-vingt-dix paroisses d'un service très pénible et d'une pauvreté inouïe ! En Bosnie, en Herzégovine, vrais pays de mission, ces vaillants pionniers du Christ ont eu grandement à souffrir pour l'exercice du saint ministère et pour leur existence matérielle. Ils sont vraiment des hommes de sacrifice.

Malgré la différence de langage et de nationalité, la plus aimable fraternité règne entre tous : cela paraît surtout en récréation, où tous font assaut de charité et d'humilité. Les vétérans de l'ordre sont les plus nombreux ; quand on les voit défilier avec leur tête blanchie et courbée sous le poids des ans, du labeur et des tristesses de la vie, on éprouve vis-à-vis d'eux un sentiment de vénération profonde et de respectueuse déférence ; mais eux, ignorant leur propres mérites, se montrent de la plus gracieuse simplicité pour ceux qui les suivent dans le chemin de la vie, à trente ans de distance. Laissez-moi vous en citer un, entre tous, c'est le Provincial de Rome : à 79 ans, il n'a rien perdu de son ardeur ; il prêche comme à 30 ans, il chante au lutrin comme à 20, et il prie comme au noviciat. J'ai vu pleurer cet aimable vieillard en me parlant des malheurs de l'Ara-Coeli où il réside depuis 48 ans !... Sous ses yeux, les Vandales modernes ont démoli les cellules habitées par nos saints, et du couvent qui était pour lui la cité sainte, il ne reste plus que l'église et les cellules ! Mais Dieu ne passe pas et il nous réserve dans le ciel une demeure permanente.

Je ne vous donnerai pas de grands détails sur la fête de notre sèraphique Père qui a suivi l'élection. Continuant la tradition séculaire, les Pères Dominicains sont venus se joindre à nous et ont célébré la messe solennelle.

Pour la première fois depuis 1870, trois d'entre les fils de saint Dominique ont bien voulu, à l'occasion du Chapitre général, accepter de partager le repas franciscain, à la fin duquel a été chantée la belle antienne : *Apostolicus Dominicus et seraphicus Franciscus ipsi nos docuerunt legem tuam Domine* (1). Plus de cent voix répétaient le même chant d'union et de charité.

Les 5 et 6 octobre ont été employés à traiter diverses affaires de l'Ordre entier et à préparer les élections des procureurs généraux. Le 7 au matin, cette dernière élection avait lieu et donnait à l'ordre comme Procureur général le très R. P. Raphaël, d'Aurillac, de la Province de Saint-Louis.

Le très R. P. Diomède de Pescocostenzo, Provincial des Abruzzes, a été nommé Procureur général des Pères Réformés ; et le très R. P. Louis Lauer, ex-Définiteur général, Procureur des Récollets et des Alcantarins.

Aussitôt après cette élection, tous les Pères capitulaires, malgré la pluie qui commençait à tomber, se sont rendus au Vatican, où le Souverain Pontife Léon XIII daignait leur donner audience.

Sa Sainteté a d'abord reçu dans la salle du trône le nouveau et l'ancien général, accompagnés des Procureurs généraux.

Le Révérendissime Père Louis de Parme, admis le premier aux pieds du Saint-Père, après avoir baisé sa mule, a renouvelé le vœu d'obéissance au Saint Siège qu'il avait déjà prononcé entre les mains du Cardinal Protecteur. Léon XIII lui a répondu d'abord en latin et a rappelé que le caractère distinctif de Saint François et de son Ordre devait être en effet la soumission au Siège apostolique unie aux deux grandes vertus d'humilité et de pauvreté.

Continuant ensuite en italien, le Saint Père a fait un parallèle entre le XIII^e siècle et le nôtre. Jadis, la Providence se servit de saint Dominique et de saint François pour renouveler le monde. Pourquoi les enfants de ces Patriarches, observant la même règle, aidés par les mêmes grâces d'en haut, n'opposeraient-ils pas une digue au torrent de l'impiété et de l'immoralité qui déborde sur la société contemporaine.

S'adressant d'un ton familier au Révérendissime Père

(1) L'Apostolique Dominique et le séraphique François nous ont appris votre loi, ô Seigneur.

général, Sa Sainteté ajouta : "Donnez-moi pour Rome trois saints comme le bienheureux Crispin de Viterbe, saint Pierre d'Alcantara, saint Pascal Baylon, et je serai content."

Le Souverain Pontife encouragea enfin le nouveau général à marcher sur les traces de son prédécesseur et à promouvoir dans toutes les Provinces de l'Ordre la ferveur et l'observance de la règle.

Après avoir admis au baiser du pied et de la main les autres Pères présents et dit un mot gracieux à chacun, Sa Sainteté s'est assise dans sa *portantina* et s'est rendue dans les loges de Raphaël où tous les Pères capitulaires et leurs socius, placés sur deux rangs, attendaient le Vicaire de Jésus-Christ. Léon XIII a bien voulu s'arrêter un instant devant chaque Père, que lui nommait le Révérendissime Père général et son prédécesseur. Pour tous, le Saint Père avait une attention paternelle souvent pleine d'à propos.

Le défilé terminé, Léon XIII a bien voulu se faire porter au milieu de l'assemblée et, se levant sur son siège, a donné la bénédiction apostolique à tous les Pères présents, à leurs Provinces, à leur double famille religieuse et du monde, ainsi qu'à tous nos bienfaiteurs.

Dans quelques jours, le Chapitre général terminera ses séances. Il ne reste plus qu'à nommer les douze Définiteurs généraux de l'Ordre : je vous en parlerai prochainement.

FR. FRANÇOIS-MARIE.

(Revue Franciscaine.)

LE STABAT MATER ET LA CRÈCHE

A l'occasion de la fête de Noël, nous reproduisons pour nos lecteurs, des *Annales franciscaines* de 1865, la magnifique prose suivante où Marie paraît dans toute la joie de sa sainte maternité :

Stabat Mater speciosa,
Juxta fœnum gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.

Elle était debout la gracieuse
Mère : auprès de la paille elle se
tenait joyeuse, tandis que gisait
son enfant.

Cujus animam gaudentem,
Lætabundam et ferventem
Pertransivit júbilus.

Son âme réjouie, tressillante
et tout embrasée, était traversée
d'un rayon d'allégresse.

O quam læta et beata
Fuit illa immaculata
Mater unigeniti !

Quæ gaudebat et ridebat,
Exultabat, cum videbat
Nati partum inclyti.

Quis est qui non gauderet,
Christi Matrem si videret
In tanto solatio ?

Quis non posset collætari
Christi matrem contemplari
Ludentem cum filio ?

Pro peccatis suæ gentis,
Christum vidit cum jumentis
Et algori subditum.

Vidit suum dulcem natum
Vagientem, adoratum
Vili diversorio.

Nato Christo in præsepe,
Cœli cives canunt læte
Cum immenso gaudio.

Stabat senex cum puella,
Non cum verbo nec loquela,
Stupescentes cordibus.

Eia mater, fons amaris,
Me sentire vim ardoris
Fac ut tecum sentiam !

Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum,
Ut sibi complaceam.

Sancta Mater, istud agas :
Prone introducas plagas
Cordi fixas valide.

Tui nati cœlo lapsi,
Jam dignati sceno nasci
Pœnas mecum divide.

Fac me vere congaudere,
Jesulino cohærere,
Donec ego vixerò.

O combien fut joyeuse et heu-
reuse, cette Mère immaculée d'un
fils unique.

Elle se réjouissait et souriait,
son âme tressaillait, tandis qu'elle
voyait la naissance de son glo-
rieux fils.

Quel est l'homme qui ne se ré-
jouirait pas, s'il voyait la Mère du
Christ dans une si douce allé-
gresse ?

Qui pourrait ne point partager
sa félicité, s'il contemplait la Mère
du Christ jouant avec son jeune
fils ?

Pour les péchés de sa nation,
elle vit le Christ au milieu des
bêtes, et livré à la froidure.

Elle vit son doux enfant vagis-
sant, mais adoré sous un vil abri.

Devant le Christ né dans la crè-
che, les citoyens du ciel viennent
chanter avec une immense joie.

Debout setenaient le vieillard et
la Vierge, sans parole et sans lan-
gage, le cœur muet de saisissement.

Ah ! Mère, fontaine d'amour,
faites-moi sentir la force de votre
ardeur, afin que je la partage.

Faites que mon cœur brûle en
aimant le Christ-Dieu, afin que je
lui plaise avec vous.

Sainte Mère, faites ceci, que
sans mesure vous imprimiez avec
force des plaies incurables dans
mon cœur.

De votre fils descendu du ciel,
qui a daigné en ce moment naître
sur la paille, faites-moi partager
les souffrances.

Faites-moi ne meréjouir qu'avec
lui, être uni au petit Jésus tant
que je vivrai.

In me sistat ardor tui,
Puerino fac me frui,
Dum sum in exilio.

Hunc ardorem fac communem,
Ne facius me immunem
Ab hoc desiderio.

Virgo virginum præclara,
Mihi jam non sis amara :
Fac me parvum rapere.

Fac ut portem pulchrum fantem,
Qui nascendo vicit mortem,
Volens vitam tradere.

Fac me tecum satiari,
Nato tuo inebriari,
Stans inter tripudia.

Inflammatum et accensus,
Obstupescit omnis sensus
Tali de commercio.

Fac me nato custodiri
Verbo Dei præmuniri,
Conservari gratia.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Tui nati visio.

Omnes stabulum amantes,
Et pastores vigilantes
Pernoctantes sociant.

Per virtutem nati tui
Ora ut electi sui
Ad patriam veniant.

Qu'en moi demeure votre ardeur
faites-moi jouir du petit enfant,
tandis que je suis dans l'exil.

Faites que cette ardeur me soit
commune, ne permettez pas que
je sois déçu dans mon désir.

Glorieuse Vierge des vierges, ne
me rebutez pas maintenant : laissez-
moi prendre ce pauvre petit.

Laissez-moi porter ce bel enfant
qui en naissant a vaincu la mort,
et veut nous donner la vie.

Laissez-moi me rassasier avec
vous, m'enivrer de votre fils, de-
meurant dans ces transports de
joie.

Brûlant de ces flammes d'amour
tout sentiment demeure suspendu
dans ce commerce divin.

Faites que votre fils me guide,
que le Verbe de Dieu me con-
duise, que la grâce me conserve.

Quand mon corps mourra, faites
qu'à mon âme soit donnée la vi-
sion de votre fils.

Tous aimant l'étable, les pas-
teurs vigilants se réunissent pour
passer la nuit.

Par la vertu de votre fils, priez
pour que ses élus parviennent à la
patrie.

Amen.

ECHOS DES FRATERNITÉS

QUÉBEC

*Le Révérend Père Frédéric, Commissaire de Terre-Sainte à
Saint-Sauveur de Québec.*

Le vingt-quatre juillet, à 3 heures de l'après-midi arri-
vait à Québec le R. P. Frédéric, attendu avec impatience

depuis longtemps pour la visite canonique des deux fraternités du Tiers-Ordre de St-Sauveur de Québec.

Tous les paroissiens, en particulier les tertiaires étaient heureux de revoir après un laps de temps de huit années cet homme vraiment apostolique, embrasé du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, pénétré de l'amour de Jésus-Christ, toujours avide de communiquer à ses frères le feu divin dont son cœur est consumé.

Le jeudi soir à 7½ heures, les deux Fraternités s'étaient réunies pour rendre leurs hommages de respect et de soumission au R. P. Visiteur.

Ce dévoué disciple de St-François, n'écoutant que son zèle, entretenit ses chers auditeurs pendant une heure sur ce qui devra faire l'objet de la Visite. Impossible de dire l'impression produite dans le cœur de chacun par les suaves paroles de cet apôtre, tout transformé en Dieu. L'instruction fut suivie de la bénédiction solennelle du St-Sacrement. Chaque membre se retira tout ému de ce qu'il venait d'entendre, l'âme pénétrée d'un amour plus ardent pour Jésus et animée des meilleures dispositions pour faire une sainte Visite.

Le lendemain matin à huit heures s'ouvrit la Visite de la Fraternité des sœurs, elle dura huit jours et se termina le vendredi suivant à 2½ heures de l'après-midi. L'instruction du matin précédée de la messe était suivie de la visite canonique, celle de l'après-midi de la bénédiction solennelle du St-Sacrement, ainsi que de la visite canonique.

Vouloir rappeler les séraphiques entretiens du dévoué disciple de St-François, vouloir reproduire les salutaires effets produits dans l'âme de chacun est une tâche trop difficile à remplir. Ce bon Père exhalant de son âme les sentiments d'amour dont elle est si ardemment pénétrée, embrasait les cœurs du divin amour. Ses suaves paroles tombaient sur les âmes comme une céleste rosée et les engageaient puissamment à mener une vie parfaitement chrétienne.

Les tertiaires vivement impressionnées des considérations éclairées du R. P. sentaient le besoin de gagner les cœurs, d'engager leurs parents, leurs amis à s'enrôler dans la sainte milice du Tiers-Ordre, spécialement recommandée par Sa Sainteté Léon XIII, pour être opposée comme digue aux torrents dévastateurs de l'égoïsme, du sensualisme et du luxe menaçant de submerger la Religion et l'Etat. Grâce à la douce et forte impulsion donnée

aux âmes par les éloquents et persuasives paroles du zélé prédicateur, les six instructions qu'il donna à l'église de la paroisse, un grand nombre de personnes des deux sexes ont demandé leur admission dans la Fraternité du T. O.

Le jour de la clôture de la sainte Visite la messe eut lieu comme à l'ordinaire à 7½ heures. La communion générale fut des plus imposantes. Quel magnifique spectacle de voir défilier avec le plus grand recueillement ces filles de St-François de toutes les classes de la société revêtues des livrées de la pénitence, s'approcher de la Sainte Table avec un cœur pénétré du plus ardent amour pour un Dieu prodigue de lui-même. La messe fut suivie d'une touchante allocution sur la persévérance dans la pratique de la vertu, et la beauté du paradis, couronnement des peines et des souffrances innombrables du chrétien ici-bas. L'instruction de l'après-midi eut pour sujet les résolutions pratiques de tous les entretiens des saints jours de la Visite, résolutions résumées en ceci : 1o Le principe d'autorité, c'est-à-dire respect et soumission dûs au Directeur de la Fraternité ; 2o L'assiduité aux assemblées mensuelles ; 3o Le zèle pour la gloire de Dieu et le décor de sa maison ; 4o La modestie dans les vêtements.

Le R. P. Visiteur fit vénérer plusieurs reliques précieuses apportées de la Terre Sainte, aussi le R. P. Directeur fit vénérer les reliques de treize saints Franciscains. Heureuse coïncidence, le jour de la clôture de la Visite, tombant le deux d'août, date fixée pour gagner l'indulgence de la Portioncule fut un jour doublement béni. Chaque tertiaire s'efforça d'enrichir autant que possible son âme de cette grâce privilégiée, don précieux du séraphique fondateur du T.-O.

La fraternité des sœurs compte maintenant 550 membres. Que de bénédictions, que de grâces, que de faveurs célestes vont attirer sur elles et sur leurs familles ces âmes bienheureuses qui composent cette avant-garde de la grande famille chrétienne.

Les sœurs tertiaires, tout en rendant leurs actions de grâces au ciel pour le progrès constant de la famille franciscaine, offrent de nouveaux leurs plus sincères remerciements au R. P. Visiteur, ainsi qu'à leur vénéré P. Directeur pour tous leurs sages conseils, leurs éminents services rendus à leur Fraternité.

SR STE ANGELE.

PROFESSIONS A MONTRÉAL

SŒURS.

Le 19 novembre dernier, les sœurs suivantes ont fait profession dans la fraternité du Tiers-Ordre, à Montréal :

Dames F. X. Savaria, en religion, sœur Justine de Jésus ; Isidore, Lefebvre, en religion, sœur Marie du Perpétuel Secours ; F. X. Martineau, en religion, sœur St-Augustin ; J. B. Despatie, en religion, sœur St-François d'Assise ; S. Lafleur, en religion, sœur St-Théodore ; Hugh Gavin, en religion, sœur Ste-Anne ; Félix Vincent, en religion, sœur Marie de la Croix ; Elie Cayer, en religion, sœur Ste-Marie.

Demoiselles Octavie Cousineau, en religion, sœur St-Bernard ; Zoé Charest, en religion, sœur Agnès de Jésus ; Thérèse Flynn, en religion sœur Thérèse Francis ; Elmaire Brosseur, en religion, sœur Angélique ; Zélia Perron, en religion, sœur Joseph.

Les personnes suivantes ont été admises au noviciat :

Dames Olivier Archambault, sœur St-Olivier ; Joseph Trempe, sœur Ste-Elisabeth.

Demoiselles Phil. Trempe, sœur St-Bonaventure ; Berthilde Hubert, sœur Thérèse de Jésus.

FRÈRES.

Le 29 novembre, le Rév. P. Frédéric, franciscain, a donné le sermon à l'assemblée mensuelle des frères de la fraternité du Tiers-Ordre à Montréal. Il a aussi présidé une cérémonie de profession à laquelle les novices suivants ont fait profession : Simon Forest, en religion frère Simon ; T. Aubin, en religion frère Frs d'Assise ; Pat. Hughes, frère Frs d'Assise, et MM Ed. Laliberté, frère Benoit ; Wm Turner, frère Roch, qui ont été reçus novices.

Le Rév. P. Frédéric a donné ensuite la bénédiction du Saint-Sacrement.

VISITE DES MALADES.

Voilà un besoin qui se fait vivement sentir dans notre Fraternité. Mais la sagesse de ceux qui la dirige est à y pourvoir, et un bien sensible va s'opérer sous ce rapport, ce dont les frères seront informés en temps et lieu.

Il est du devoir de tous les bons tertiaires de faire la visite des malades. Elle nous est on ne peut plus avantageuse : car nous y trouverons l'occasion de faire les

réflexions les plus utiles à notre propre sanctification, de pratiquer les vertus les plus chrétiennes, de mériter les plus précieuses récompenses.

1. *Utiles réflexions* à faire, tantôt sur la vanité des biens d'ici-bas, tantôt sur la fragilité de la vie et l'incertitude du moment de la mort, tantôt sur la justice de Dieu ou sur sa Providence et sa miséricorde.

2. *Vertus* à pratiquer : Vous exercez, dans la visite des malades, la charité, l'humilité, la douceur, la patience, la mortification ; mais il faut pratiquer ces vertus par esprit de foi, en voyant dans le malade, comme dit saint François de Sales, "une créature visitée de Dieu, habitée de ses habits et son épouse spéciale."

3. *Récompenses* attachées à la visite des malades. En effet, vous pouvez compter sur la reconnaissance de Jésus-Christ qui tient pour fait à lui-même ce que vous faites au dernier de ses disciples et qui vous dira lors du dernier jugement : "Venez, ô béni de mon Père ; j'ai été malade et vous m'avez visité : *Infirmus fui et visitastis me.* Avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Saint-Esprit avait dit : "Triomphez de votre paresse pour aller visiter les malades et les pauvres ; ce sera un moyen pour vous de croître dans l'amour, de mieux aimer Dieu et d'en être mieux aimé (Eccl. vii, 39)." Oh ! la douce récompense promise à la visite des malades, que de mieux aimer Dieu et d'en être mieux aimés ! Et puis, nous pouvons gagner à chaque visite une indulgence de trois cents jours, et ce, par concession de Léon XIII. Si, ne nous contentant pas de visiter les malades, nous les soignons, si nous les veillons au besoin, notre récompense s'augmente d'autant plus que notre dévouement est plus grand. Dieu se souvient d'un verre d'eau froide donné en son nom : oubliera-t-il donc des services bien plus grands ! "N'oubliez pas la bienfaisance, disait saint Paul (Heb. xiii, 16) et l'hospitalité (le même doit se dire, ajoute saint François de Sales, du service des malades) : car de telles hosties sont fort agréables à Dieu."

Visitons donc et soignons les malades à cause du mérite de cette œuvre ; nous aurons de plus en cela l'avantage d'imiter notre séraphique Père. Saint François, avant sa conversion, avait de la répugnance à voir et à toucher les lépreux, et quand il passait devant les maisons où ils étaient renfermés, c'est par une tierce personne qu'il leur faisait parvenir les aumônes que son bon cœur le portait à leur faire, et pour lui il se bouchait le nez à

leur approche. Mais, disent ses compagnons, quelques semaines avant que sa conversion ne fût déclarée, Notre-Seigneur lui étant apparu sous la figure d'un lépreux, il prit une forte somme d'argent, s'en alla dans une léproserie, et rassemblant tous les malades, il leur fit à tous l'aumône, en leur baisant la main. A sa sortie, il sentit que ce qui lui semblait amer, c'est-à-dire de voir et de toucher les lépreux, lui était devenu doux. Depuis ce temps-là, il aimait à se trouver au milieu des lépreux et à les servir humblement.

Mais comment faut-il visiter et soigner les malades ?

D'abord, faisons-le pour Dieu. "A la vérité, disait saint François de Sales, si ceux qui nous servent n'ont égard qu'à nous et non à Dieu, et ne cherchent qu'à nous plaire, ils emploient bien mal leur peine. Mais s'ils nous servent pour Dieu, ils sont plus dignes d'envie que de pitié : car celui qui sert le prophète en considération de celui qui l'envoie, il recevra le salaire de Dieu, qui est un salaire qui passe tout sentiment, tout prix et toutes paroles."

Ensuite, rendons nos visites utiles pour le bien spirituel des malades, en leur apprenant à sanctifier leurs souffrances, à se résigner à la volonté de Dieu loin de murmurer contre la Providence, à ne pas perdre le moindre filon de cette mine d'or où ils sont placés ; inspirons-leur des sentiments conformes à leur situation, les engageant à produire souvent des actes de résignation, de désir du ciel, de foi, d'espérance, de charité et de contrition, les fortifiant contre les embûches que le démon multiplie alors, les consolant dans leurs angoisses, les excitant, selon les occasions et l'opportunité, à la réception des sacrements et les aidant à bien mourir.

VISITE DE LA FRATERNITÉ DE MONTRÉAL.

Nous aurons le bonheur d'avoir la visite canonique de notre fraternité le 9 décembre, pour les frères ; les sœurs seront visitées immédiatement après.

C'est le Rév. Père Fulcrain, franciscain, et compagnon du Rév. P. Frédéric, au Commissariat de Terre Sainte, à Trois-Rivières, qui fera la visite.

L'ordre des exercices sera donné par le Rév. Père.

La visite de l'an dernier a apporté une immense consolation spirituelle aux tertiaires qui y ont pris part. La même grâce nous est réservée cette année. Mais n'oublions pas que le résultat en sera d'autant meilleur que

nous y aurons apporté plus de soins à nous y préparer et que nous aurons suivi avec plus de régularité, de foi et de piété les exercices de la retraite. Que chacun donc s'éprouve ; la prière, comme toujours, nous rendra fidèle.

CHRONIQUE

Confrérie des Ames du Purgatoire.—Son Eminence le Cardinal Taschereau a établi canoniquement, dans la paroisse des Grondines, une nouvelle confrérie pour le soulagement des âmes du Purgatoire.

Conditions d'admission: 1o. Envoyer son nom au directeur de la confrérie (paroisse des Grondines, comté de Portneuf, Province de Québec, Canada) pour qu'il soit inscrit dans le registre de la confrérie. Une carte-poste informera les intéressés de leur admission dans la confrérie.

2o. Payer *une fois pour toutes*, une aumône de dix centins par personne, en faveur des âmes du Purgatoire.

3. Dire tous les jours pour les âmes du Purgatoire 1 Pater et 1 Ave avec le verset : *Requiem aeternam dona eis, Domine.*

4o. Tous peuvent devenir membres de la confrérie, même les petits enfants ; on peut aussi agréger les défunts, en payant la même aumône à leur intention.

5o. Rien d'obligatoire, sous peine de péché ; rien d'extra n'est imposé aux membres ; seulement ils sont invités à avoir toujours en vue le soulagement et la délivrance des âmes du Purgatoire, en agissant, et à offrir à Dieu, dès le matin, à cette intention, tout le bien qu'ils feront dans la journée.

Que de mérites pour les âmes du Purgatoire, seulement en offrant pour elles nos œuvres de tous les jours ! Et que de mérites perdus, parce que nos œuvres ne sont pas suffisamment offertes à Dieu !

Consultation.—La *Semaine Religieuse* de Québec donne la consultation suivante :

“ Peut-on, sans inconvénient, faire entrer dans les bibliothèques populaires les productions de MM. Figuiet et Flammarion ?

“ R. Il faut se délier des productions de MM. Figuiet et Flammarion, et tenir pour certain que les livres de ces *vulgarisateurs scientifiques* peuvent faire courir à la foi les plus grands dangers.

Le centenaire de Baltimore.—Baltimore a vu durant le mois de novembre les plus belles fêtes catholiques qui aient été célébrées en Amérique. A l'occasion du centenaire du catholicisme aux Etats-Unis et de l'inauguration de l'Université de Washington, deux cardinaux, leurs Eminences les cardinaux Taschereau et Gibbons, un nombre très considérable d'archevêques, d'évêques et de catholiques distingués se sont réunis en congrès catholique. On y a discuté les grandes questions d'ordre religieuses, politiques et sociales avec une éloquence, un talent et une profondeur de vue qui a fait l'étonnement de tout le peuple américain ; les journaux protestants en ont fait des commentaires des plus élogieux et espèrent les plus heureux résultats pour la solution de ce grand problème social, de l'accord entre le travail et le capital, qui s'est imposé aux Etats-Unis depuis quelques années avec une violence alarmante.

Les reliques de la vraie croix.—Les reliques de la vraie croix devenant fort rares, le Saint-Père vient de recommander aux évêques de laisser à leurs successeurs celles qu'ils possèdent, et qu'ils portent au cou comme une prérogative de leur dignité. Sa Sainteté a fait publier, par le cardinal-vicaire, un important avis à ce sujet. En voici un extrait :

“ Nous recommandons expressément à NN. SS. les évêques de transmettre à leurs successeurs les reliques de la vraie Croix contenues dans leurs croix pastorales, de façon qu'après leur mort (par le soin et l'intermédiaire du Chapitre de la cathédrale ou de celui qui, le siège vacant, remplacera l'évêque), ces reliques leur parviennent comme par droit d'héritage.”

Le fameux Edison.—Edison a fait, avant son départ de Paris, une visite à la tour Eiffel. Il s'est inscrit sur le fameux livre d'or où princes et célébrités ont apposé leurs signatures et il a joint à son nom le compliment suivant :

Du sommet de la tour Eiffel, 10 septembre 1889.

“ A M. Eiffel, l'ingénieur, le courageux constructeur du spécimen si gigantesque et si original de l'art de l'ingénieur moderne, un homme qui a le plus grand respect pour tous les ingénieurs, y compris le plus grand d'entre eux, le bon DIEU !
Thomas A. Edison.

Quel “ crétin ” que cet Edison, qui stupéfie l'univers par ses inventions ! Oser parler du “ bon DIEU, le plus grand de tous les ingénieurs ! ” Ne sait-il donc pas, le célèbre ingénieur, que nos “ esprits forts ” ont depuis longtemps biffé le “ bon DIEU ”, proclamé une invention des cléricaux ? Il est vrai que M. Edison, pour pallier sa “ superstition ”, pourra invoquer l'exemple que M. Eiffel lui-même a donné, lors d'une récente réception qui lui avait été réservée dans une humble bourgade de Suisse.

Quelles leçons pour nos pygmées libres-penseurs qui croient donner une preuve de “ leur supériorité intellectuelle ” en niant toute vie et toute puissance supérieures !
(*Semaine Religieuse de Laval.*)

En Terre-Sainte.—Un cablegramme de Londres dit qu'on vient de compléter les explorations préliminaires pour la construction d'un chemin de fer qui partant de Jaffa, sur la côte de la Palestine, se rendrait à Jérusalem et de là à Bethléem. Un parti d'ingénieurs doit même partir de Londres incessamment pour la Terre Sainte, afin d'y commencer les travaux. La compagnie qui s'est chargée de cette entreprise comprend des banquiers anglais et français.

Le nombre des voyageurs en Terre Sainte n'a fait qu'augmenter, et l'on croit que si de plus grandes facilités étaient données, le nombre des touristes qui, chaque année, visitent Jérusalem, serait bientôt triplé.

Le chemin de fer approchera Jérusalem par le nord-ouest après avoir traversé la vallée de Josaphat et la nécropole des rois, il y fera son entrée par la porte d'Hérode. Les wagons seront de manufacture américaine, y compris les chars palais Pullman. Ce sera une brusque transition entre l'ancienne manière de voyager et le service par express rapide. Ce sera un curieux spectacle pour les touristes de passer à toute vitesse en chemin de fer à travers un pays cultivé suivant la méthode primitive des premiers jours du christianisme. Plus

curieux encore sera le spectacle qu'offriront les arrêts aux différentes gares sur la route. " Ici on prend les chameaux pour la mer Morte."

" A dos d'âne pour Nazareth !"

Décidément c'est toute une révolution qui se prépare en Terre Sainte.

Sœur Thérèse décorée.—Le commandant civil et militaire du Tong-King vient de décorer, en présence de la garnison de la capitale, la Sœur Marie-Thérèse, supérieure des Sœurs de Charité au Tong-King.

Après avoir fait former le carré par ses troupes, il s'est exprimé ainsi :

" Sœur Marie-Thérèse, à peine âgée de vingt-cinq ans, vous avez été blessée à Balacklava (campagne de Crimée), au moment où vous prodiguez vos soins aux blessés ! A Majenta, vous avez reçu une blessure, vous trouvant aux premiers rangs ! Depuis lors vous avez soigné nos soldats en Syrie, en Chine et au Mexique ! Sur le champ de bataille de Reichshoffen, vous avez été relevée grièvement blessée, au milieu des cadavres de nos cuirassiers. Plus tard, une bombe étant tombée dans les rangs de l'ambulance confiée à votre garde, vous avez saisi de vos mains cette bombe et l'avez transportée à quatre-vingts mètres : elle éclata alors et vous blessa cruellement. A peine guérie, vous répondez à l'appel pour le Tong-King !"

Après ces paroles, le gouverneur-général, à son épée, en toucha à trois reprises l'épaule de la Sœur et s'écria :

" Au nom du peuple français, au nom de l'armée française, je vous accorde cette croix d'honneur : personne n'a de titres plus glorieux à cette récompense, car personne n'a plus que vous voué son existence et sa vie entière au service de la patrie. Soldats, présentez les armes !"

Il est consolant de pouvoir signaler le fait que la croix de la légion d'honneur se donne encore quelquefois ; même aux honnêtes gens.

LÉGENDE BIBLIQUE.

LE RETOUR DE SAÛL.

(Suite.)

IV.

Et le père de Saül avait retrouvé les animaux qu'il avait perdus et il les avait revus sans aucun plaisir. Une sorte de remerciements l'avait même saisi quand on lui avait ramené ses dix ânesses, et son affliction demeurerait inconsolable.

—C'est moi, disait-il, qui ai livré les jours de mon fils pour retrouver quelques vils animaux, c'est moi qui suis cause de la mort de cet enfant chéri... Que ne donnerais-je point pour le revoir ? Tous mes champs, tous mes troupeaux, tous mes trésors, je me déferais de tous pour revoir Saül..... Mon fils, ô mon fils ! Je l'ai laissé partir

avec un seul serviteur, sans argent, sans armes... dans un pays à demi désert que parcourent des brigands et des malfaiteurs ; est-il donc devenu leur proie ? est-il tombé sous la dent des bêtes féroces ? a-t-il péri dans les précipices des monts d'Ephraïm ? les rochers de la montagne se sont-ils écroulés sur sa tête ? O Saül, mon fils, vis-tu encore ou tes ossements crient-ils vengeance contre ton père ?

Et Cis pleurait tous les jours, il délaissait les siens, il fuyait l'approche des hommes, enseveli dans sa douleur.

Voici cependant qu'un soir un grand tumulte s'éleva vers l'Orient. C'était l'heure où les pasteurs ramènent les brebis au bercail, l'heure où l'ardeur du jour s'est apaisée, où le soleil s'incline sur l'horizon, où les bœufs rentrent en mugissant, où la caille s'élève au-dessus des récoltes avec son cri bref, où les oiseaux gazouillent leur dernière chanson dans les arbres au feuillage épais : toute la nature semblait tressaillir de bonheur.

Un homme était assis sur un banc de pierre, auprès d'un figuier, devant la porte de sa maison : mais cet homme, le front incliné vers la terre pleurait.

—Voici le roi d'Israël ! vive le roi d'Israël ! criaient mille voix, et la brise apportant l'écho de ces voix jusqu'à ses oreilles le fit tressaillir.

—Israël a donc un roi ? demanda le vieillard.

—Oui, répondit un vieux serviteur, c'est Dieu qui l'a désigné, c'est Samuel qui l'a sacré, c'est le peuple qui l'a acclamé.

—Est-il jeune ? demanda Cis.

—On dit qu'il est jeune, répondit le serviteur.

—Puisse-t-il être longtemps conservé à son père..... murmura tristement le vieillard.

Mais tout à coup les trompettes éclatantes sonnèrent de joyeuse fanfares, et des harpes, des flûtes, des cymbales retentissaient.

Puis des cavaliers se dirigèrent vers la maison de Cis. Le vieillard se leva pour les recevoir, et tous les serviteurs sortirent, attirés par la curiosité.

—Voici le roi d'Israël qui vient visiter la maison de Cis ! dirent les cavaliers au vieillard.

—Ah ! je suis indigne d'un tel honneur, murmura Cis.

Une grande troupe de soldats s'avançaient. Au milieu d'eux, sur un char un homme de haute stature brillamment vêtu, tenant un sceptre à la main et le front ceint d'un cercle d'or.

Et le cœur du vieillard se ranimant battit avec violence. La joie, les larmes, la surprise, le ravissement le tenaient haletant, et il fallut que ses serviteurs le soutinssent dans leurs bras.

Les troupes entouraient la demeure de Cis.

Et le roi d'Israël descendit promptement de son char. Il s'avança vers le vieillard.

Et celui-ci lui tendait les mains... puis, saisi de respect à la vue de l'appareil royal, et comme si Saül n'eut pas été son fils, il s'inclina respectueusement.

Mais Saül s'empressa de le relever. Il ôta le diadème d'or qui ceignait son front, il rejeta son manteau de pourpre, et mettant un genou en terre.

— Mon père, mon père, dit-il, bénissez votre fils.

PAUL BALLET.

LE ROI DE LA VALLÉE.

I

Non loin de Bethléem de Juda s'ouvre une vallée longue et étroite, dominée par de hautes montagnes ; au fond de la vallée un torrent, formé par les eaux qui tombent des cimes environnantes, s'écoule avec bruit à travers les rochers entassés en désordre et va se perdre dans la mer Morte aux flots lourds et empestés.

Au temps de Samuël, cette vallée appartenait à Isai de Bethléem, homme riche, bienfaisant et craignant le Seigneur.

Les sommets des montagnes qui enserrèrent cette gorge étaient abrupts, mais on admirait de toutes parts sur les pentes, les arbres majestueux de forêts profondes, qui servaient de retraites aux fauves ; les dernières ondulations des montagnes et la vallée étaient verdoyantes et formaient de bons et doux pâturages.

Isai faisait paître en cet endroit de grands troupeaux de bœufs et de brebis ; il les avait confiés à ses plus fideles serviteurs, et au-dessus d'eux il avait mis le plus jeune de ses fils.

Comme la vallée était trop vaste pour les troupeaux d'Isai, il l'avait louée à des parents, à des amis, à des hommes de son voisinage ; ceux-ci, moyennant un tribut prélevé sur leurs brebis et sur leurs bœufs, avaient acquis un droit de pâturage.

Chaque famille de pasteurs avait fait construire une ou deux cabanes pour y renfermer ses troupeaux et pour y loger ses bergers, de sorte que la vallée n'était jamais déserte et que l'on y voyait souvent cent ou deux cents pâtres réunis.

On sait que les bergers forment parmi les hommes voués aux travaux et aux soins agricoles une classe à part et, pourrait-on dire sans méconnaître les qualités des laboureurs, celles des bûcherons, celles des vignerons, celles de tous les autres hommes des champs, la classe d'élite. C'est que les autres travailleurs sont écrasés par le rude travail et qu'ils n'ont ni le temps de penser, de méditer, de réfléchir, ni celui de cultiver un art, de développer un de leurs talents ou une de leurs facultés.

Le pasteur, au contraire, n'a qu'un travail doux et facile de surveillance, il l'exerce presque toujours avec un ou avec plusieurs compagnons, il est aidé par ses chiens merveilleusement dressés, et qui le remplacent quelquefois s'il succombe au sommeil, d'ailleurs quels animaux sont plus paisibles et plus dociles que les brebis et que les bœufs ?

Le berger peut donc, assis à l'ombre, sur l'herbe, dans des sites enchanteurs et tranquilles, penser et méditer à loisir ; aussi remarque-t-on chez la plupart des pâtres un esprit au-dessus de celui des laboureurs et des bûcherons, au-dessus de celui des ouvriers de la ville, et quelquefois un esprit vraiment supérieur.

La classe des bergers a fourni au monde une multitude de grands hommes.

Les uns, dans la solitude, ont appris à connaître le cours des astres, les autres, les qualités des plantes et leurs vertus, ceux-ci, les mœurs des animaux grands et petits, ceux-là se sont attachés à découvrir les lois de la nature en ce qui concerne le temps, les saisons, l'atmosphère ; il en est qui deviennent de grands calculateurs, certains, des philosophes.

Il est rare aussi de voir un pâtre dépourvu de tout talent ; beaucoup sont aptes à construire des flûtes, des chalumeaux, des lyres ou d'autres instruments de musique ; et presque toujours les adroits constructeurs jouent bien et sont des musiciens accomplis ; les bergers tressent des filets, font des vêtements, des chaussures, des jouets, des bijoux ; il en est qui excellent à tirer de l'arc, à jeter des pierres avec une fronde, à jouer du bâton ; d'autres de-

viennent au pugilat d'une force et d'une souplesse merveilleuses.

Les pâtres d'Isaï de Bethléem ne différaient point des autres, on peut même dire que la plupart d'entre eux possédaient de véritables talents et qu'ils avaient développé leurs aptitudes naturelles par l'émulation.

Chacun voulait mieux faire que ses rivaux et s'efforçait de l'emporter sur eux, et tous en devenaient plus vigoureux ou plus adroits, ou plus intelligents.

Mais parmi les pâtres de la vallée, il en était un plus fort, plus adroit, plus habile, plus intelligent que tous.

Il était beau, quoique roux, mais des yeux ardents et vifs éclairaient son visage ; son front découvert et large attestait son intelligence ; il était petit mais vigoureux et d'une force prodigieuse.

Ce pâtre était le plus jeune des fils d'Isaï. L'autorité paternelle l'avait placé au-dessus des autres bergers, mais ses grandes qualités, eût-il été l'esclave du dernier des pâtres, lui eussent assuré l'obéissance de tous. Les hommes, en effet, reconnaissent facilement toute hiérarchie établie et ils l'acceptent volontiers sans en discuter la légitimité ; mais ils n'hésitent pas à se soumettre à la domination naturelle du plus intelligent ou du plus fort, tant elle leur paraît légitime et justifiée.

Le fils d'Isaï triomphait dans tous les exercices, dans tous les jeux, et ses talents étaient nombreux et divers.

Nul n'était plus habile que lui à se servir des frondes. D'abord c'est lui qui tressait les plus solides avec la toison des brebis et le cuir des bœufs. Si l'on faisait une sorte de concours à qui jetterait la plus grosse pierre, c'était le fils d'Isaï qui toujours lançait la plus lourde et la plus grande ; si l'on rivalisait à qui porterait plus loin, c'était le fils d'Isaï qui dépassait tous les autres ; à qui toucherait plus exactement et plus souvent le but, c'était le fils d'Isaï qui l'emportait.

Il était le plus habile tireur d'arc. Dans les luttes au bâton il triomphait sans cesse. S'il s'agissait de prendre un parti, c'était toujours le fils d'Isaï qui donnait l'avis le plus sage, celui qui l'emportait.

Et quand ce jeune homme si vigoureux à tous les exercices du corps s'abandonnait au repos, lorsqu'il voulait charmer ses pâtres qui l'entouraient, il prenait sa harpe, faisait courir ses doigts sur ses cordes harmonieuses, et les yeux vers le ciel, dans un élan d'inspiration il laissait tomber sur la foule des pasteurs les accents d'une sublime poésie.

Tel était le plus jeune des fils d'Isaï, celui que les pasteurs appelaient avec admiration : *le roi de la vallée*.

II

La vallée était située non loin du grand désert, il n'était point rare de voir les fauves attirés par la faim ; les lions fondaient quelquefois sur un troupeau qu'ils égorgaient ; Pour aussi quittaient ses cavernes de la montagne, il descendait pour saisir une brebis qu'il emportait dans ses retraites inaccessibles.

La plupart des bergers, quand ils apercevaient le fauve du désert aux yeux flamboyants, à la crinière hérissée, ou le fauve de la montagne à la fourrure impénétrable, aux membres vigoureux, saisis de terreur, prenaient la fuite, laissant l'horrible animal enlever sa proie et accomplir ses ravages.

D'autres, moins craintifs, prenaient la fronde ou l'arc, essayaient de tuer la bête féroce.

Le fils d'Isaï seul osait marcher sur elle et lui livrer combat.

Un jour, tandis que la plupart des bergers accablés par la chaleur, se livraient au sommeil, le fils d'Isaï de Bethléem veillait avec deux autres pâtres et surveillait les troupeaux. Les brebis et les bœufs, subissant comme les hommes l'influence d'un soleil brûlant, s'étaient étendus dans l'herbe au bord du torrent ; tout dormait et reposait au loin et l'on n'entendait que le chant monotone des cigales mêlé au murmure des eaux.

Tout à coup les bœufs s'agitèrent, quelques uns mugirent, des cris plaintifs se firent entendre ; un lion que nul n'avait aperçu venait courait à travers les brebis pour en saisir une : prompt comme la flèche, le fils d'Isaï bondit vers le lion, et, terrifiés, les autres bergers le virent qui s'efforçait d'arracher au grand fauve du désert une proie qu'il emportait dans sa formidable gueule.

Ils voulurent secourir leur compagnon ; mais jugeant toute intervention inutile, sûrs d'ajouter à une victime d'autres victimes, glacés d'ailleurs par la crainte, paralysés par l'effroi, ils osaient à peine contempler la lutte téméraire et folle, entreprise par le *roi de la vallée* ; déjà ils le voyaient mort, déchiré par la dent du lion, entraîné même par lui et devenir sa proie.

Pendant la lutte se prolongeait... quoi ! le fils d'Isaï n'était point mort encore, point déchiré ?... Non, le lion

poussait des rugissements formidables, les brebis se pressaient effrayées les unes contre les autres, les bœufs affolés mugissaient de terreur, s'enfuyaient de tous côtés... quoi ! le lion tombait, s'affaissait, le fils d'Isaï s'était couché sur lui et ce frêle corps de jeune homme essayait de maîtriser et pour ainsi dire d'enlacer le formidable fauve ?...

Alors les pâtres s'enhardirent, ils accoururent ; mais leur intervention fut inutile : avec adresse le fils d'Isaï avait évité les atteintes du lion, il avait tourné autour de lui, il s'était élancé sur sa croupe et de ses bras vigoureux, durs comme le fer, il avait entouré le cou de l'animal féroce... sous cette puissante étreinte, celui-ci ne pouvait respirer, il étouffait ; toutes ses forces il les rassemblait non pour accabler son adversaire, mais pour se dégager de lui, sa queue déjà ne cinglait plus son vainqueur, ses vastes flancs haletaient, sa langue ensanglantée pendait hors de sa gueule écumante ; en vain il labourait la terre de ses griffes, en vain il se soulevait parfois dans de rapides et terribles convulsions ; peu à peu ses flancs devinrent immobiles, sa crinière pendit, un râle affreux secoua la gorge du grand fauve et dans une dernière mais puissante secousse, il expira.

Un cri d'admiration retentit autour du fils d'Isaï, et les bergers présagèrent à ce jeune héros les destinées les plus hautes.

III

Quelque temps après, Isaï de Bethléem envoya chercher son fils. Celui-ci partit avec deux de ses serviteurs ; il devait retourner le lendemain, mais il ne revint pas et seul un des deux serviteurs reparut dans la vallée.

On l'interrogea.

—Vous ne verrez plus le fils d'Isaï parmi vous, répondit-il.

—Qu'est-il donc arrivé ? serait-il mort ? demandèrent les pâtres.

—Grâces à Dieu non, mais que sont aujourd'hui pour ce jeune homme puissant les pauvres bergers !... vous le connaissiez tous comme moi, était-il fait d'ailleurs pour vivre enseveli dans l'ombre et ne fallait-il point qu'il brillât un jour au premier rang ? dit le serviteur.

On voulut apprendre de lui quelles étaient les nouvelles destinées du fils d'Isaï ; alors le pâtre qui revenait de Bethléem parla en ces termes :

Le grand prêtre Samuel se rendit ces jours derniers à Bethléem, les anciens de la ville en furent tous très surpris, ils allèrent au-devant de lui sur la route, car ils leur avait fait annoncer son arrivée, ils lui dirent : Nous apportez-vous la paix ? Samuel répondit aux anciens : Je vous apporte la paix ; que le Seigneur soit avec vous, je suis venu pour offrir un sacrifice à Dieu, purifiez-vous et venez avec moi afin que j'immole la victime. Samuel purifia Isaï et ses fils et il les appella au sacrifice.

Puis le grand-prêtre, le juge d'Israël, dit à Isaï :

—Présentez-moi vos enfants les uns après les autres.

Samuel les vit chacun à son tour, et après avoir examiné chacun d'eux, il dit à Isaï : Ce n'est point celui-là qui est l'élu du Seigneur.

Et quand les sept enfants mâles d'Isaï qui étaient à Bethléem eurent passé devant le grand prêtre, celui-ci demanda à Isaï :

—N'avez-vous point un autre fils ?

—J'en ai un encore, répondit mon maître : c'est le plus jeune, il garde mes troupeaux dans la vallée.

—Envoyez-le quérir, dit Samuel, car nous ne nous mettrons pas à table qu'il ne soit pas venu.

C'est pourquoi le fils d'Isaï nous a quittés.

Dès que Samuel le vit :

Voici, dit-il, l'élu du Seigneur.

Samuel rendit grâce à Dieu, et ayant pris une corne pleine d'huile qu'il portait sur lui, il la versa sur le front du fils d'Isaï en lui disant :

—L'esprit de Dieu s'est retiré de Saül, c'est pourquoi le Seigneur m'a ordonné de choisir un successeur à notre roi, et c'est, guidé par lui, que mon choix se repose sur la tête du plus jeune des fils d'Isaï ; que le Seigneur l'inspire toujours et qu'il soit le roi d'Israël !

Les pâtres de la vallée ayant entendu le récit, bénirent Dieu, et aucun d'eux ne témoigna de surprise en apprenant que le roi de la vallée avait été choisi par le Seigneur pour devenir le roi d'Israël.

Nul ne fut plus digne de régner, nul n'a jeté plus d'éclat sur les douze tribus, et sa gloire a rayonné sur le monde, car il eut la double couronne de la puissance et du génie.

Il se nomma David.

Paul BELLET.

QUAND on fuit le monde, on se met à l'abri de trois sortes d'ennemis : le regard, l'ouïe, la médiance.—S. François.—Pensées 2.